Les lecteurs de F.D. ne sont pas toujours contents

Protestation du gendarme Lacavalerie (Marius)

LACAVALERIE Marius,
109, avenue de Bonteaux,
AGEN

Dans votre numéro 226 du 24 décembre 1950 et sous la rubrique « F. D. a pêché des perles au Parquet de la Seine », vous donnez des soi-disant extraits de procès-verbaux de gendarmerie glanés, dites-vous, par un jeune « substitut du dit parquet ».

Ceci prouve : 1° Que ce jeune magistrat a des loisirs « assez bien payés » ; 2° Qu'il n'a pas l'amour du gendarme au plus haut de son cœur. Il oublie sans doute que cette sorte de policiers, les plus vieux de France et non les moins estimés de la majeure partie de la population, glanent les déclarations qu'ils reçoivent au cours de leurs services extérieurs, qu'ils écrivent souvent debout, parfois de nuit, au bord d'une route. Que si leur instruction ne leur permet pas quelquefois de faire des phrases parfaites, c'est parce que leur père n'a pu, à l'instar de celui du substitut en question, leur faire fréquenter les lycées ou facultés jus,u'à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. C'est là, probablement, leur grande faute.

Si ces mêmes gendarmes, tels qu'ils sont et tant critiqués, travaillaient confortablement assis dans un fauteuil, aidés d'un greffier, « souvent très qualifié », ils auraient le temps, malgré leur petit savoir, de tourner des phrases plus parfaites qu'ils ne peuvent le faire quelquefois.

Ils ont cependant de grandes excuses ! Ils savent d'ailleurs que des magistrats tels que le vôtre sont suffisamment qualifiés pour lire et comprendre même ce qu'ils n'ont pas su écrire.

Dans « le Pas-de-Ca'ais, il semble qu'il y a des gendermes plus forts que ne le seraient ceux de la Seine, quand aux magistrats, je n'ai pas d'opinion.

Si votre « joaillier » en perles gendarmiques voulait bien se donner la peine de monter un autre collier, peut-être trouverait-il, dans les archives de son parquet, des sujets non moins intéressants. Mais mieux vaut critiquer le gendarme ! Ça fait toujours rire les... gens instruits, et les bons pandores font quand même leur devoir. CONTENTEMENT ! Du reste, ils s'en gaussent... eux aussi.

Le commandant Richard : « Dubout s'est f... dedans. »

Cdt RICHARD,
10, av. Cimiez, Nice.

Comme chacun le sait, et comme Dubout veut bien le rappeler dans votre numéro du 31 décembre 1950, le brigadier La Guillaumette et le cavalier de 1re classe Croquebol, coupaient à l'effectif du 22e chasseurs à cheval, et appartenaient à l'arme de la cavalerie qui les revendique à juste titre.

Pourquoi Dubout a-t-il indiqué à l'entrée du quartier où il attend nos deux lascars : 9e Bie ? Qui, je suppose, veut dire 9e bataillon ?

Nos deux héros ne sont pas artilleurs et tous les cavaliers protestèrent contre cette annexion. Ils sont prêts, si rectification n'est pas apportée à l'ouvrage, à faire Dubout-Kan.

Dubout a fait son service, en 1927, au 6e groupe d'artillerie automobile, à St-Cloud. En 1939, il a été muté au Service géographique de l'armée.

Où commence et où finit le demi-siècle ?

M. EPECHE Raymond,
14, rue d'Algnat,
CLERMONT-FERRAND

On s'apprête à fêter le demi-siècle, d'aures l'ont célébré l'année dernière.

Quelle est sa date d'expiration ? Le 31 décembre 1950, vous diront certains ; d'autres vous répondront, non, le 31 décembre 1950. Ces derniers, que nous appellerons « les théoriciens », s'appuient sur cette thèse : « Le siècle commence de l'ère s'échelonnant sur douze mois (chiffres) arrivait à terme le 31 décembre de année I, invariablement l'année 50 (N° 50) prenait fait le 1er janvier 50 et se terminait le 31 décembre. Même procédé pour l'année 1950. — Ces chiffres sont bien en accord avec le calendrier. La thèse en opposition, défendue par ceux que nous appellerons « les réalistes », donne ceci : l'ère commençant au chiffre 0, l'année 1 aura été marquée au terme des premiers douze mois. Si nous commençons un graphique de 0 à 1 nous aurons la cinquantième année de 49 à 50, même procédé pour cette version de cette dernière année du demi-siècle, année qui se serait donc écoulée du 1er janvier 1949 au 31 décembre.

Les chiffres seraient bien en accord avec le cadran de la montre. En effet, la 12e heure est bien celle qui s'écoule de 11 heures à midi. Et puis nous sommes bien au XXe siècle et ce-ci s'écoule bien entre les années 1900 et 2000.

Quelle raison ? Moi, l'opte pour la version des « réalistes », car il me semble que si j'étais un immortel (pas un académicien) et que je sois né au début de l'ère, j'aurais bien fêté mon 1500 anniversaire le 1er janvier 1950, je n'aurais pas voulu me rajeunir d'une année.

F. D. lui non plus n'est pas toujours content de lui

La Fédération Nationale des « Fils des Tués » porte à notre connaissance que Mme Veuve Lorioz, dont il avait été question dans notre numéro 224 (page 10) a dû percevoir en 1949, non point 28.000 fr., mais bien 38.000 fr. de pension (son mari a été fusillé par les Allemands). A partir du 25 décembre 1950, le montant de sa pension est porté à 64.016 fr. Les enfants Lorioz, bien que leur cotisation (50 fr. pour chacun d'eux) n'ait pas été payée, n'ont pas été radiés de la liste des « Fils des Tués », précise enfin la Fédération.

Dans un ordre d'idées moins grave, la compagnie cinématographique E. D. I. C. tient et c'est bien naturel à rectifier l'erreur qui nous avait fait situer la scène du garde républicain (infirmé par le Sud-Paris) à la présentation du *Château de verre*, alors qu'il s'agissait de la « première mondiale » de *Napoléon Bonaparte, empereur des Français* à la salle Pleyel.

Pour les aveugles

Mme Paule VALLOT,
37, boulevard Fenouil,
L'Estaque-Gare, Marseille.

Je suis très émue depuis quelques temps par tous les articles que je lis sur les aveugles, entre autre votre document sensationnel sur cette jeune fille, aveugle de naissance, qui maintenant peut guir de toutes les merveilles et des beautés de la nature.

Toutes ces tentatives d'opération de la cornée sont splendides et merveilleuses. C'est pour cela que je voudrais, moi aussi, faire le don à la Banque des yeux (ainsi que mon fils, âgé de 18 ans), de mes yeux.

Pour cela je voudrais que vous me donniez l'adresse exacte afin de recevoir une formule et faire le nécessaire.

Ouvrez des écoles

Aouak BELKACEM,
Champelauson, par La Levarde (Gard).

J'ai l'honneur de venir très respectueusement vous faire savoir que j'ai lu avec intérêt votre article enquêtant sur la prostitution dans le monde. Article consacre, cette semaine, à la prostitution en Afrique du Nord.

Laissez-moi vous dire que la France ferait mieux de remplacer les écoles closes en Afrique du Nord par des écoles. Le peuple nord-africain aimerait mieux instruire ses enfants que de les laisser faire les cirours Car ces maisons sont au service du colonialisme oppresseur.

J'ai hâte d'être Français

Docteur W...,
Paris.

J'ai lu dans votre numéro de Noël que 400.000 étrangers ont été naturalisés depuis 1945.

Alors, je me permets de n'être pas content du tout. Ayant été engagé volontaire dans l'armée française, combattant en Allemagne pendant 5 ans, où j'ai pu rendre quelques services à des milliers de camarades français, marié à une femme française et ayant 3 enfants, je n'ai pas pu encore obtenir la nationalisation française, indispensable, d'autre part, à l'exercice de mon métier.

Est-il normal qu'à un ancien combattant, père d'une famille nombreuse, on refuse le droit de vivre sur ce sol ?

« Mademoiselle, vos cheveux sont sales... »

Ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache en déployant du charme, comme une cocotte. Dans son « métier » que beau l'oeil se fait tendre et se sourcil barométre de ce ciel toujours à l'orage où brillerait souvent l'arc-en-ciel, — n'exprime plus que douceur.

On raconte que lorsque Le Troquer devint ministre de la Guerre, il était décidé à rabaisser une bonne fois la moyenne du général. Mais, à leur première entrevue, de Lattre fit preuve une fois de plus de cette intuition qui le guide si sûrement sur les routes obscures des relations humaines. On attendait un tigre pour lui couper les griffes, on vit arriver un chaton qui tendait une patte veloutée.

Dans l'art de jouer la comedie et de se mettre en scène, il est incomparable la haute idée qu'il se fait de lui-même et des honneurs qui lui sont dus le confondent parfois à des Alains Bernardes célèbres. Il fit un scandale à Alger pendant la guerre parce que les roues de la voiture avec laquelle on était venu le chercher n'étaient pas chaussées de pneus neufs à flancs blancs.

Parce qu'une lettre fut égarée un jour aux Invalides où se trouvait son bureau avant qu'il ne parte pour l'Indochine, il convoqua le responsable et s'écria, horrifié, en le voyant : « Quoi Mon. général de corps d'armée, c'est un simple soldat qui s'occupe de mon courrier ! »

On lui demanda un jour d'assister à la présentation d'un film sur la libération de Strasbourg. Il accepta et arriva suivi de son chef de cabinet Mais, à la suite d'une fâcheuse erreur, c'est une bande à l'honneur de la division Leclerc qui fut projetée au lieu du film consacré à la Première Armée commandée par de Lattre.

Les spectateurs terrorisés attendaient la réaction du général. Il applaudit beaucoup, remercia.

FRANÇOISE GIROUD : De Lattre de Tassigny, 5 guerres, 8 blessures, 41 décorations, fait couper ses battle-dress (par la haute couture)

A soixante et un ans, Jean-Marie de Lattre de Tassigny, général de profession, haut-commissaire de France en Indochine, commandant en chef des forces terrestres, navales et aériennes qui y sont stationnées, commence sa cinquième guerre.

Il a été en 1939 le plus jeune général de l'armée française. Il a quelques chances d'être un jour le plus vieux puisqu'un décret de 1950 le maintient en activité sans limite d'âge. Il voudrait surtout être le plus glorieux. Il est certainement le plus discuté ayant le don de provoquer toutes sortes de sentiments hors l'indifférence.

Il exaspère, mais il ensorcelle, il terrorise, mais il galvanise. Il s'agenouille chaque dimanche devant Dieu, mais s'il s'assied un jour à sa droite il lui collera quinze jours d'arrêt pour s'être reposé le septième jour. Parce que, lui, il ne se repose jamais.

Lorsqu'il servait au Maroc pendant la guerre du Rif, capitaine sous les ordres du général de Chambrun, celui-ci le proposa au ministre pour une promotion exaequo avec un autre capitaine qui est devenu le général Juin.

— Lequel d'abord ? demanda le ministre.

— Les deux.

— Il ne faut un numéro 1.

— Impossible L'un travaille le le jour, l'autre la nuit.

Il lui arrive de quitter ses collaborateurs épuisés à quatre, à cinq heures du matin. Il monte dans la 15 Citroën ou la Hotchkiss que son chauffeur même sur ses ordres à train d'enfer, rentre chez lui, réveille sa femme, réclame des œufs du café Et, à neuf heures, il repart, frais et dispos

Il est fastueux, mais pauvre ; il est général, mais intelligent ; il aime marcher sur les hautes cordes raides, mais il tend d'abord son filet en-dessous il se prend parfois pour Napoléon mais il ne prend pas ses sautes de bicyclette Tel qu'il est, on l'adore ou on l'exècre : on ne l'ignore jamais.

Ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache en déployant du charme, comme une cocotte. Dans son « métier » que beau l'oeil se fait tendre et le sourcil baromètre de ce ciel toujours à l'orage où brillerait souvent l'arc-en-ciel, — n'exprime plus que douceur.

On raconte que lorsque Le Troquer devint ministre de la Guerre, il était décidé à rabaisser une bonne fois la moyenne du général. Mais, à leur première entrevue, de Lattre fit preuve une fois de plus de cette intuition qui le guide si sûrement sur les routes obscures des relations humaines. On attendait un tigre pour lui couper les griffes, on vit arriver un chaton qui tendait une patte veloutée.

Dans l'art de jouer la comedie et de se mettre en scène, il est incomparable la haute idée qu'il se fait de lui-même et des honneurs qui lui sont dus le confondent parfois à des Alains Bernardes célèbres. Il fit un scandale à Alger pendant la guerre parce que les roues de la voiture avec laquelle on était venu le chercher n'étaient pas chaussées de pneus neufs à flancs blancs.

Parce qu'une lettre fut égarée un jour aux Invalides où se trouvait son bureau avant qu'il ne parte pour l'Indochine, il convoqua le responsable et s'écria, horrifié, en le voyant : « Quoi Mon. général de corps d'armée, c'est un simple soldat qui s'occupe de mon courrier ! »

On lui demanda un jour d'assister à la présentation d'un film sur la libération de Strasbourg. Il accepta et arriva suivi de son chef de cabinet Mais, à la suite d'une fâcheuse erreur, c'est une bande à l'honneur de la division Leclerc qui fut projetée au lieu du film consacré à la Première Armée commandée par de Lattre.

Les spectateurs terrorisés attendaient la réaction du général. Il applaudit beaucoup, remercia.

fut toute grâce et tout sourire, remonta dans sa voiture... Et, sur la route, à 25 kilomètres de cette ville, par une nuit glaciale, il jeta hors de la voiture son chef de cabinet pour lui apprendre à manie, la gaffe.

Servir à côté de de Lattre, c'est ne connaître jamais repos ni répit.

Il faut les plonger dans l'inquiétude, dit-il.

Il convoque à trois heures du matin, reçoit à cinq et brisera la carriere d'un officier qui osera se présenter au milieu de la nuit sans être parfait-ment rasé.

Il veut toujours plus, et il l'obtient. Où qu'il se trouve, il faut que les lignes téléphoniques soient en état de fonctionner dans dix secondes Et il l'obtient L'installation prend-elle dix minutes ? Il tonne :

— On me sabote mes transmissions !

Et les arrêts pleuvent.

Il porte rarement l'uniforme, s'habille chez Lanvin du flanelle grise et de beaux tweeds, change de chemise trois fois par jour s'il le faut pour que la manchette blanche qui cerne le poignet délicat soit toujours immaculée ; il exige du moindre planton des ongles soignés et de larges epaules ; il a chassé une des nombreuses APAT qui travaillaient auprès de lui à Fontainebleau parce que :

— Vous ne savez pas vous habiller, mademoiselle... Et vous avez les cheveux sales.

Les femmes qui l'entourent doivent être belles, les hommes doivent être beaux les voitures doivent être lustrées, les chefs d'Etat doivent être déférents, et, avant d'en sourire, il faut comprendre que le général de Lattre, acteur éternellement en représentation, a conscience de jouer dans le théâtre du monde le rôle de la France.

C'est pourquoi cet homme particulièrement intelligent, qui sait étudier patiemment tous les aspects d'un problème et en saisir la synthèse, cet homme au jugement sûr qui ne se trompe jamais sur la qualité d'un individu et sur l'attitude qu'il convient d'adopter avec lui, c'est pourquoi cet homme sait que le théâtre dépasse ce qui s'appelle-rait à l'échelle humaine le délire de la grandeur, mais que cette dimension a l'échelle d'une nation le sens du prestige.

C'est pourquoi il peut déclarer inopinément : « Moi qui aime tant la simplicité, », vivre en fait sans aucun faste dans un appartement qu'il occupe en deux pour y héberger son officier d'ordonnance chargé de neuf enfants et faire illuminer le lac de Constance pour recevoir le général américain Devers Cette fête, demeurée fameuse, commença à trois heures à l'extrémité du lac, se termina douze heures plus tard à l'autre extrémité par le départ de deux bateaux déployant dans la nuit les couleurs françaises et américaines, une escadrille marocaine éclairaient aux flambeaux sur trois kilomètres le passage des Français, des violons mélodieux jaillissaient des arbres embrasés...

— Pour nous, dit un Américain, c'est une fête fantastique. Pour lui, c'est toute convenable.

Le général Jacob Devers aimait de Lattre Pendant la bataille pour Colmar, il plaça le XXIe corps d'armée américain sous les ordres du général français, malgré les protestations de ses officers et au cours du combat il téléphona plusieurs fois pour proposer ses suggestions. De Lattre finit par exploser :

— Si vous voulez que le même cette bataille, laissez-moi tranquille. Si vous voulez la mener vous-même, venez !

— Je m'étonne que vous ne m'ayez pas dit cela plus tôt, répondit Devers souriant.

De Lattre avait forcé l'estime en menant, en trois semaines, la première armée de Cavalaire, où elle débarqua, aux portes de l'Alsace, après 750 kilomètres de combats et de poursuite victorieuse. Le haut commandement avait prévu cinquante à soixante jours d'opérations. La veille du jour où il va tenter la trouée de Belfort, de Gaulle et Churchill viennent le voir. La neige tombe à gros flocons. Et le Premier anglais transi, demande :

— Vous n'allez tout de même pas faire attaquer par un temps pareil ?

Devers n'aurait pas posé la question.

On imagine bien que Jean de Lattre ne fut pas exactement un petit garçon docile et doux. Il est d'un pays rude, la Vendée. Son père, doyen des maires de France, administre depuis 39 ans la commune de Mouilleron-en-Par-ds où le général de Lattre est né, après Clemenceau. Il a été élevé sans douceur au collège Saint-Joseph, de Poitiers, et il aurait été marin s'il n'avait été malade au moment de se présenter à Navale.

Son grand-père était officier de carrière et il rappelle volontiers que son arrière grand-père, Laurent de Lattre, page de la duchesse d'Angoulême, fut un des trente fidèles qui suivirent Charles X dans son exil en Ecosse.

Pour que l'ex-roi de France mourant soit témoin à son mariage, Laurent de Lattre se hâta d'époser sa fiancée Dès sorte que, lorsqu'on baptisa son fils, on prie, la mère, la nourrice et le bébé avaient ensemble 52 ans.

Roger de Latre, père du général, porte toujours au doigt un petit anneau d'or tout usé à l'intérieur duquel Charles X fit graver : « A Laurent, mon fidèle... »

Jean de Latre entra dans un rang médiocre à Saint-Cyr, ne manqua jamais une occasion de manifester ce qu'on appelle mauvais caractère Avant d'avoir réussi et caractère tout court après, se fit prédire par ses professeurs une carrière d'aventurier et commença la première guerre, celle de 1914, comme lieutenant de dragons.

Depuis, il a été blessé huit fois et il a reçu quarante et une décorations.

C'est son métier, soit, mais il le fait bien.

Sa deuxième guerre, il la fit, capitaine, au Maroc. La troisième le trouva général de brigade sur le front grâce et tout sourire, remonta dans sa voiture... Et, sur la route, à 25 kilomètres de cette ville, par une nuit glaciale, il jeta hors de la voiture son chef de cabinet pour lui apprendre à manie, la gaffe.

Servir à côté de de Latre, c'est ne connaître jamais repos ni répit.

Il faut les plonger dans l'inquiétude, dit-il.

Il convoque à trois heures du matin, reçoit à cinq et brisera la carriere d'un officier qui osera se présenter au milieu de la nuit sans être parfait-ment rasé.

Il veut toujours plus, et il l'obtient. Où qu'il se trouve, il faut que les lignes téléphoniques soient en état de fonctionner dans dix secondes Et il l'obtient L'installation prend-elle dix minutes ? Il tonne :

— On me sabote mes transmissions !

Et les arrêts pleuvent.

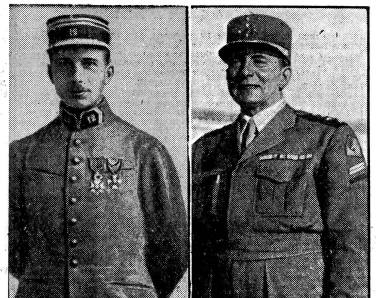
Il porte rarement l'uniforme, s'habille chez Lanvin du flanelle grise et de beaux tweeds, change de chemise trois fois par jour s'il le faut pour que la manchette blanche qui cerne le poignet délicat soit toujours immaculée ; il exige du moindre planton des ongles soignés et de larges epaules ; il a chassé une des nombreuses APAT qui travaillaient auprès de lui à Fontainebleau parce que :

— Vous ne savez pas vous habiller, mademoiselle... Et vous avez les cheveux sales.

Les femmes qui l'entourent doivent être belles, les hommes doivent être beaux les voitures doivent être lustrées, les chefs d'Etat doivent être déférents, et, avant d'en sourire, il faut comprendre que le général de Lattre, acteur éternellement en représentation, a conscience de jouer dans le théâtre du monde le rôle de la France.

C'est pourquoi cet homme particulièrement intelligent, qui sait étudier patiemment tous les aspects d'un problème et en saisir la synthèse, cet homme au jugement sûr qui ne se trompe jamais sur la qualité d'un individu et sur l'attitude qu'il convient d'adopter avec lui, c'est pourquoi cet homme sait que le théâtre dépasse ce qui s'appelle-rait à l'échelle humaine le délire de la grandeur, mais que cette dimension a l'échelle d'une nation le sens du prestige.

C'est pourquoi il peut déclarer inopinément : « Moi qui aime tant la simplicité, ». vivre en fait sans aucun faste dans un appartement qu'il occupe en deux pour y héberger son officier d'ordonnance chargé de neuf enfants et faire illuminer le lac de Constance pour recevoir le général américain Devers Cette fête, demeurée fameuse, commença à trois heures à l'extrémité du lac, se termina douze heures plus tard à l'autre extrémité par le départ de



Jean-Marie de Lattre de Tassigny, lorsqu'il était jeune lieutenant au 12e dragons (à gauche) et général quelques jours avant son départ pour l'Indochine où il devait assurer le commandement suprême.

Armée Française », il se demanda comment il pourrait offrir l'exemplaire N° 1 au général de Gaulle et au président de la République à la fois L'éditeur scrupuleux refusait énergiquement d'imprimer deux numéros 1. Alors, de Lattre trouva dans son imagination fertile une de ces pirouettes dont il a le secret : l'un des exemplaires fut marqué du chiffre 1 en caractère romain, et l'autre du chiffre 1 en caractère arabe. Il recommença vingt-trois fois la phrase manuscrite qui figure sur la couverture de l'ouvrage.

Craindre le chef plus que l'ennemi...

A Alger, pendant qu'il formait ce qui allait devenir la Première Armée, il ne se déplaçait jamais sans que sa voiture soit précédée de motocyclistes munis de sifflets à roulette. Invité à déjeuner par le général anglais Alexander, il se rendit chez son hôte dans ce bruyant équipage. Il était en retard, comme d'habitude, prêt à prendre en insulte le plus léger manque d'égard, comme d'habitude, mais il fut tout au long de la route qui le conduisait chez Alexander satisfait et nullement surpris de constater qu'une signalisation remarquable, et un service d'ordre innouiant avaient été prévus pour son passage Allons, ces Anglais étaient convenables... Au son de sifflets à roulette, sa voiture fit une entrée remarquée. Remarquée, et pourtant il eut le sentiment que l'accueil ne valait pas la route. Quelques minutes après, le général Alexander le présentait à un monsieur qui l'avait précédé sur la route si bien signalisée, et qui l'attendait pour se mettre à table : c'était le roi d'Angleterre.

Son souffre-douleur préféré s'appelle Jean Rey C'est son chauffeur. Personne ne sait exactement quel est son grade : il varie avec l'humeur du général.

— Rey, dit-il un jour qu'il fait froid ?

— Non, mon général.

Le général part sans manteau. Mais il a été glacé, s'enrhume facilement, souffre de cette unique faiblesse physiologique et s'emporte contre son chauffeur.

— Tu es un assassin Tu te moques de ma santé... Donne-moi ton manteau.

Une fois, en voyage au Luxembourg, le chauffeur refusa Le général lève de rage le renvoya à Paris et fit venir un autre chauffeur pour le reconduire.

Seules, sa femme, plus sensiblement plus jeune que lui, et qu'il appelle « ma petite Monette », lui tient tête et ds réunions discussions. Elle vient de le rejoindre à Saïgon Personne ne doutait qu'elle y parviendrait.

Très dépensier et sans fortune, il a auprès de lui depuis sept ans un officier qui s'évertue à maintenir l'équilibre d'un budget sans cesse vacillant. Alors, de temps en temps, le général exaspéré, il emprunte vingt mille francs et déclare :

— Vous les demanderez à Borie.

Borie ne peut pas faire d-s miracles Il proteste et refuse de l'argent de poche au général, comme il lui refusa la coûteuse expédition par avion de dix exemplaires de son livre à ses amis américains.

Sanaud, grogne le général, tu me Rationnes ! Je se ferai la tête pendant un mois

Il est aussi l'homme qui a introduit les frappes et les plus chauds dans les casernes, qui déclare : « La bataille de la Marne n'a pas été gagnée par un comité », qui prescrit dans ses instructions : « Petit à petit, nous devons créer chez les hommes un complexe de supériorité sans lequel la volonté de vaincre ne peut exister »

Il professe que les troupes doivent avoir plus peur de leur chef que de l'ennemi, et il s'y emploie.

Du temps que les grands capitaines se déplaçaient à cheval, il aurait usé en chevauchées un peu de sa débordante vitalité. Faute de chevaux, ce sont les hommes qui trinquent. Comme tous les grands animateurs, il sème le désordre d'où jaillit ce feu sacré dont il veut toujours les flammes vives.

Sa devise, vous l'auriez devinée : « Ne pas subir »

Une devise qui vaut évidemment mieux ne pas adopter quand on a le redoutable honneur de servir sous ses ordres.

12 ÉCLATS DE LATTRE EN INDOCHINE

1° A son arrivée à l'aérodrome de Saïgon, le 17 décembre, le général de Lattre a été mitraillé dans la deuxième voiture, parce que M. Pignon était encore pour quelques heures haut-commissaire en Indochine ; cela lui a hautement déplu :

2° Cette deuxième voiture était celle du général Carpentier, jusqu'alors commandant en chef. Le général de Lattre avait déjà limoge le général Carpentier en deux heures, pendant la campagne de France, Le 17 décembre, l'arrivée de de Lattre à Saïgon signifiait au général Carpentier d'avoir à quitter le pays très rapidement. Ce qui fut fait ;

3° Il n'y avait personne sur le parcours aéroport-palais du haut-commissariat si ce n'est des centaines de policiers échelonnés le long de la route et lui tournant le dos, sur cinq cents mètres de distance. Il s'agissait de mesures de sécurité élémentaires, mais de Lattre a dit : « Dans trois mois, il y aura foule sur mon passage. »

4° Après avoir fait un tour en ville et constaté la laisser-aller des troupes, de Lattre a tonné : « Trouvez-moi une brute comme major de garnison ; je veux que Saïgon ait une autre allure. »

5° De Lattre a voulu être à Hanoï le 19 décembre parce que Ho Chi Minh avait annoncé qu'il prendrait la ville ce jour-là. Il a assisté au défilé des troupes françaises et, comme elles étaient vêtues d'uniformes de toutes couleurs, il s'est tourné vers l'officier d'intendance et lui a dit : « C'est une honte ; vous prendrez le premier bateau. »

6° A Haiphong, comme les aviateurs qui rendaient les honneurs étaient plutôt mal fichés, il a appelé leur colonel, leur général, et leur a passé un terrible savon sur le terrain. Sitôt après cette algarade, de Lattre a confié à ses intimes : « Mon métier est terrible : je suis obligé de faire de la peine à ceux que j'aime le plus. Ces aviateurs sont de vrais héros, mais ils se tiennent trop mal. »

7° Chez Bao-Daï, à Dalat, au moment des photos, il a dit à son fils : « Puisque l'empereur le désire, je veux bien que l'on te photographie à côté de moi ; mais, en règle générale, je ne veux pas que l'on nous voie ensemble. Tu es un lieutenant comme les autres. »

8° Aux capitaines et aux lieutenants réunis à Hanoï, de Lattre a déclaré : « C'est seulement pour vous que je suis venu ici, où je n'ai rien à gagner et tout à perdre. » Il y avait dans l'assistance cent colonels et commandants, qui faillaient une drôle de tête !

9° A Hanoï toujours, devant le général de La Tour, qui avait obtenu, huit jours plus tôt, de M. Pignon l'ordre d'évacuer les femmes et les enfants, de Lattre a annoncé : « Je crois que nous allons pouvoir suspendre les évacuations. »

10° De Lattre demande : « Quand vous parlez de moi, dites le haut-commissaire commandant en chef ; parlez de moi comme d'un simple personne n'a en autant de pouvoirs en Indochine. »

11° A Luang-Prabang (Laos), de Lattre a fondu brusquement sur le commissaire de la République éberlué, en lui disant : « Je vous rappelle que c'est moi le patron ; vous ne m'avez même pas montré ma chambre ; vous pourrez vous en faire une quand vous voudrez. »

12° A un capitaine qui briguait un poste à l'information de Saïgon, le général a dit :

« — Mais pourquoi voulez-vous aller là ?

» — Mais, répondit l'officier, j'ai un certificat du médecin m'interdisant le climat du Nord.

» — Dans ce cas, je pense que le climat de la métropole vous réussira. »

Al Uderzo vous raconte les aventures de Martin Bormann l'insaisissable

LA FUITE EN SOUS-MARIN

Vingt-quatre heures après avoir fait ses adieux au Führer, Martin Bormann quittait l'abri de la Vosstrasse. Echappant à l'encerclement russe, il rejoignit quelques officiers demeurés fidèles au Führer et se fit conduire à Kiel. Malgré l'activite intense de l'aviation, le petit groupe parvint au port, où un sous-marin était sous pression. L'embarquement se fit sans témoin, et dans la nuit le submersible quitta les eaux allemandes.

Il ne faisait alors aucun doute que Bormann ait péri.

EN VUE DE L'AMERIQUE

On ne sait rien de la traversée. On ignore aussi par quels moyens le sous-marin a pu ravitailler. Mais un matin de 1945, deux submersibles allemands atteignaient la côte sud du Chili. En débarquait un groupe de nazis conduit par l'hertier de Hitler. Les hommes s'enfoncerent aussitôt dans la forêt vierge, où aucune trace de leur passage ne pouvait être decelee.

Ils avaient emporte un titre de guerre suffisant pour les faire vivre confortablement pendant plusieurs années.

L'ETRANGE JUAN GOMEZ

Depuis très longtemps, les Allemands en fuite s'étaient rendus proprietaires de fermes et de terrains dans cette région. Sous le nom de Juan Gomez, Bormann prit le commandement de cette petite colonie et s'adapta sans difficulté à la vie nouvelle que ses compatriotes et lui menaient dans ces « fundos ». La forêt leur assurait un refuge efficace en cas d'alerte et la frontière argentine était proche pour le cas où un « changement d'air » s'avererait indispensable.

LE TROISIEME GAUCHO

En 1948, Pablo Heisslein, qui se rendait jusqu'au débarcadère de Lilfen, sur le lac de Ranco-Sur, longeait la forêt quand il rencontra trois cavaliers. Les hommes étaient habillés à la mode du pays. L'ancien député du Reichstag porta (a tout hasard) la main a son revolver et s'approcha. Il reconnut Martin Bormann. Quand ce dernier eut identifie a son tour l'ex-depute il donna l'ordre à ses amis de faire demi-tour, et les trois cavaliers s'enfuirent rapidement en direction de la frontière argentine.

UN MOINE ENIGMATIQUE

Pablo Heisslein eut, à plusieurs reprises, confirmation de la presence de Bormann au Chili : d'anciens nazis, réfugiés dans le pays, se montraient respectueux. Pour eux, Juan Gomez-Bormann reste le seul espoir de voir le Reich renaître. « Il rentrera en Europe, affirment-ils, le conflit avec la Russie est inévitable, et ce jour-là Bormann aura son rôle à jouer. »

En attendant, le second du Führer s'est retiré en Espagne, où, dans un monastère, il se prépare à sa « seconde chance ».

Le 15 janvier il sera trop tard !

C'est en effet jusqu'au 15 janvier seulement que DUCRETET-THOMSON offre chaque jour à sa clientèle un poste récepteur de T.S.F. Hâtez-vous d'aller consulter un distributeur DUCRETET-THOMSON, qui vous donnera tous renseignements sur cette offre exceptionnelle ainsi que sur la grande consultation commerciale pour laquelle DUCRETET-THOMSON réserve de nombreux avantages aux participants, ou, à défaut, écrivez à :

DUCRETET-THOMSON
Service Commercial B, 173, Boulevard Haussmann, PARIS